

Le mot de la pasteur – février 2025

Le déni et la prise de conscience collective

Le déni est un mécanisme de défense puissant, presque instinctif, par lequel un individu ou un groupe refuse de reconnaître une réalité dérangeante. Ce blocage psychologique, souvent inconscient, agit comme un rempart protecteur pour préserver l'équilibre émotionnel face à ce qui semble insupportable : violence, pauvreté, inégalités, ou traumatismes enfouis. Mais si ce mécanisme peut temporairement nous protéger, à long terme, il devient un piège destructeur qui enferme les individus et les sociétés dans le statu quo.

Lorsqu'il s'étend à une échelle collective, le déni de masse se traduit par l'aveuglement face aux injustices systémiques. Nous savons que la pauvreté est omniprésente, que les violences faites aux femmes sont endémiques, et que des enfants grandissent sans protection face au harcèlement. Pourtant, la société préfère souvent détourner les yeux, par crainte de devoir affronter des vérités douloureuses qui nécessiteraient des changements profonds et coûteux. À cela s'ajoute l'égoïsme individuel, ce repli sur soi où chacun, bien qu'au courant des souffrances des autres, choisit de s'en désintéresser. Pourquoi agir, se dit-on parfois, si cela ne me concerne pas directement ? Pourquoi sortir de ma zone de confort pour un combat que je pourrais perdre d'avance ? Le déni collectif et le repli sur soi s'alimentent ainsi mutuellement, retardant les transformations sociales nécessaires et laissant les victimes dans l'oubli.

Ce n'est pourtant pas une fatalité. La société dispose de leviers pour briser ce cercle vicieux, mais encore faut-il les activer avec force et conviction. L'éducation, par exemple, pourrait jouer un rôle central si elle était orientée non seulement vers l'apprentissage de connaissances, mais aussi vers la formation à la justice, à l'empathie et au respect des droits humains. Des espaces communautaires de dialogue permettraient également aux victimes de s'exprimer sans peur et aux témoins de prendre conscience de leur rôle de relais. Mais ces dispositifs, bien qu'existants, restent souvent insuffisants ou sous-utilisés. Ils ne peuvent à eux seuls contrer les effets dévastateurs du déni lorsque celui-ci s'est enraciné dans les structures sociales et politiques.

Sur le plan politique, les promesses de durcissement des lois ou de renforcement de la répression face à la violence ne suffisent plus. On n'oppose pas au mal le même remède, et les mesures uniquement répressives ne font que nourrir de nouvelles tensions. Le véritable enjeu réside dans la prévention, dans l'affectation des ressources publiques à l'éducation, à la protection et à l'accompagnement des personnes vulnérables. Or, trop souvent, les budgets sont alloués ailleurs, et les institutions se contentent de gérer les symptômes au lieu de s'attaquer aux causes. Ce n'est plus seulement du déni, mais bien de l'égoïsme institutionnel.

Les médias, quant à eux, jouent un rôle essentiel dans la mise en lumière des injustices. Mais même les journalistes courageux qui dénoncent les abus sont confrontés à des résistances institutionnelles et au manque de mobilisation collective. La société reste sourde aux appels, car les récits, aussi poignants soient-ils, ne parviennent pas à ébranler les résistances émotionnelles d'un monde habitué à détourner le regard.

Les institutions religieuses oscillent entre potentiel et limites. Le christianisme, porteur d'un message de solidarité et de justice, pourrait mobiliser efficacement. Cependant, l'Église a souvent préféré le silence face aux abus, trahissant ses propres principes. Dans la tradition biblique, le pardon n'implique ni oubli ni déni des injustices. L'Ancien Testament souligne la nécessité de réparation avant la réconciliation, tandis que le Nouveau Testament insiste sur l'importance de la réconciliation avec autrui avant toute communion spirituelle. Pourtant, les victimes sont souvent poussées à pardonner sans que justice soit faite, ce qui constitue un déni destructeur. Une lecture correcte des Écritures, replacées dans leur contexte historique, pourrait guider vers la guérison des communautés plutôt que l'exclusion. Malheureusement, des siècles d'interprétations biaisées, souvent politiques, ont détourné ce message originel, opprimant ceux qui pensaient différemment.

Il est urgent de comprendre que la lutte contre le déni ne passe pas par la division ou la stigmatisation de certains groupes, mais par une mobilisation collective et inclusive. Chacun, à son échelle, peut agir : les citoyens par leur engagement social, les communautés locales par leur soutien de proximité, les institutions par des réformes courageuses, et les Églises par une lecture éclairée des textes sacrés. Le vrai message chrétien nous rappelle que le pardon ne peut être sincère sans reconnaissance du tort et sans réparation. La solidarité et la justice sont les fondations d'une réconciliation authentique, non seulement entre les individus, mais aussi au sein de la société.

Une société capable de reconnaître ses erreurs est une société qui guérit. Elle avance non pas vers une utopie irréalisable, mais vers une réalité plus juste, où les blessures du passé ne sont pas niées, mais soignées. Le déni nous coûte cher, individuellement et collectivement. Il fragilise le lien social, perpétue les violences, et alimente la défiance envers les institutions. Mais le changement est possible. Il commence par une prise de conscience : écouter les témoignages, ouvrir les yeux sur ce que nous avons trop longtemps ignoré, et choisir d'agir, ensemble. Brisons le silence. Regardons la réalité en face. Et avançons vers un monde où la justice et la solidarité ne sont plus des idéaux lointains, mais des piliers du quotidien. Ôtons nos lunettes d'indifférence et sortons le nez de nos chimères virtuelles pour affronter la réalité et rendre celle-ci un peu plus supportable chaque jour, avec le message de Jésus-Christ seul pour outil :

« Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. » (Jean 13:34, Louis Segond)

LAURA